



Une exploration du parkinson qui libère et répare

SCÈNES A La Grange de Dornig, Fabrice Gorgerat propose «Le Corps de Claudine», un spectacle comme un cadeau pour sublimer la maladie qui abîme et la technologie qui asservit

MARIE-PIERRE GENECAND

Il y a ce moment où Fiamma Camesi tente de faire des confitures. La table se met à bouger et la préparation fruitée tombe à côté. Ou cette autre scène où la même comédienne mime avec deux branches de noisetier le corps grippé qui, sur un matelas bas, peine à se coucher. Cette séquence encore où Christophe Jaquet montre ses plaies au coude, au dos, aux fesses. «Ça, c'est mes règles. Ça, c'est la soirée de ski. Ça, c'est Fabrice.» Sans oublier l'intense Shannon Granger, qui, au micro, constate: «J'ai du courage. Ils m'ont ouverte ici – elle montre son crâne – pour y glisser un implant. Un progrès pour eux. Une présence pour moi.»

A La Grange, à l'Unil, *Le Corps de Claudine* ne ment pas. Il

raconte par petites touches le parkinson dont souffre depuis trente ans la mère de Fabrice Gorgerat. Mais le spectacle n'est pas plaintif. Il est doux, exploratoire. Et même jubilatoire, quand, vers la fin, il se transforme en célébration pour que les fleurs par milliers recouvrent les câbles qui accablent l'ainée.

Massif assaut techno

C'est que Claudine est une cyborg, comme le raconte très bien le livre associé au spectacle et réalisé par la photographe Julie Masson. Le neuroscientifique Yohann Thenaisie et le metteur en scène Fabrice Gorgerat. Depuis qu'elle a été trépanée en 2013, Claudine a des implants électroniques dans son crâne, des circuits imprimés sous ses clavicules, de la microfibre le long de sa colonne vertébrale et, «planquée quelque part», une batterie au lithium à changer tous les dix ans.

Une opération providentielle qui lui a permis d'atténuer les tremblements et de retarder les pertes de mobilité, mais aussi un assaut

technologique massif qui l'a dépossédée de son identité. «Ce calme programmé, est-ce encore mon courage?» questionne Shannon/Claudine durant le spectacle. Par ailleurs, les médecins sont si fascinés par leurs trouvailles cybernétiques qu'ils oublient de considérer correctement les patients, note Fabrice Gorgerat à la sortie du spectacle. D'où cette lettre cinglante, sur scène, dans laquelle Christophe Jaquet parle au nom du corps médical et s'excuse auprès de la malade pour le peu d'humanité et d'attention accordées. «Pardon de vous avoir infantilisée et de vous avoir assommée d'explications. Pardon de vous avoir fait croire que le corps fonctionnait comme une voiture toujours réparable. Pardon pour l'esprit de corps qui fait que tous les médecins se protègent parmi.»

Un besoin de réparation

Cela dit, la proposition est plus poétique que polémique. Question de rythme. Les séquences se déroulent lentement, douce-

ment, sans doute pour coller à la réalité en suspens de Claudine. Et quand une comédienne raconte une balade où elle voit la malade dans un rocher, une plante, une rivière, l'autre tend des élastiques entre deux murs qui ferment la scène pour évoquer les fils électriques qui scandent le chemin. Associations de bienfaiteurs qui cherchent la vérité de la maladie par les sensations.

Et plus ça va, plus les vraies branches prennent possession du plateau. Façon de dire que, même constamment agressée, la nature survivra et aura le dernier mot. Par le passé, Fabrice Gorgerat a réalisé des spectacles plus véhéments, plus secoués. La sérénité de cette dernière proposition témoigne d'un besoin de réparation. Et la surprise, sublime (talentueuse Wendy Gaze), est aussi de la partie à la fin. Mais chut, on a juré qu'on n'en dirait rien. ■

Le Corps de Claudine, La Grange-Unil, Lausanne, jusqu'au 8 mars.

Le corps de Claudine erre et se fige à la Grange de l'Unil. Claudine est parkinsonienne, la technologie médicale de pointe s'invite dans son corps et son esprit, à quel prix?

Ma mère est une cyborg

ISABELLE CARCELES

Scène ► Claudine est la mère de Fabrice Gorgerat, metteur en scène. Pour parler de la maladie dont elle est atteinte, dans *Le corps de Claudine*, deux comédiennes et un comédien se relaient, au gré de scènes plus performatives que théâtrales. Les comédiennes, performeuses et danseuses Fiamma Camesi et Shannon Granger, présente notamment dans *Chienne* (2024), du même Fabrice Gorgerat, et Christophe Jaquet, comédien, dramaturge et danseur, autre habitué des travaux de Fabrice Gorgerat, se partagent la scène de la Grange, délimitée par deux murs obliques de faux béton qui forment un angle oppressant et claustrophobique.

Une musique électronique riche, tendance apocalyptique, signée Simone Aubert – une «fidèle» aussi de l'univers gorgerien – s'insinue dans le récit telle un quatrième personnage qui susurre et qui gronde et crache ses malédictions, ou instille un malaise prégnant.

Batterie au lithium

Fabrice Gorgerat a beau avoir nommé «jours tranquilles» sa compagnie fondée en 1994, il use là d'une litote caractérisée, étant plutôt versé dans les sujets «difficiles»: les conséquences d'une catastrophe nucléaire (*Médée-Fukushima*), les massacres terroristes (*Nous/1*), entre autres. Et *Le corps de Claudine* ne fait pas exception. «Dans son crâne – des implants électroniques, sous ses clavicules –, des circuits imprimés et une batterie au lithium (à changer tous les dix ans)», lit-on sur le programme. «Un progrès pour eux, une présence pour moi», résume la comédienne Shannon Granger, une des deux interprètes de Claudine, qui se demande, nous demande: «Un calme programmé, est-ce que c'est encore mon courage?»

Les enjeux sont passionnants, explorés par ailleurs



La scène est délimitée par deux murs obliques de faux béton qui forment un angle oppressant et claustrophobique. JULIE MASSON

dans un ouvrage: en parallèle de la création du spectacle, et fruit d'une résidence de recherche interdisciplinaire, une équipe d'artistes et de scientifiques a conçu un livre, *Maman est une cyborg de la classe moyenne*, paru aux éditions art&fiction, dont le vernissage aura lieu ce jeudi. On s'y référera pour mieux se documenter sur ce phénomène du corps augmenté.

Doigt d'honneur

Sur scène, ce sont surtout des images, parfois gelées, des tranches de vie, vécues ou rêvées, qui dépeignent le monde intérieur de Claudine ou son quotidien. Des compositions frappantes, comme ce corps à

Des compositions frappantes, comme ce corps à demi-dénudé disparaissant sous des câbles tels des serpents grouillants

demi-dénudé disparaissant sous des câbles tels des serpents grouillants, cette table sur laquelle elle fait ses confitures paisiblement, et qui se met à trembler, ou encore ce défilé entre grotesque et iconoclaste, carnavalesque et baroque, qui promène en triomphe un étendard coloré, dans une joie bruyante, sur lequel dansent Claudine et son doigt d'honneur.

D'autres images pas toujours très compréhensibles, ou en tout cas allusives, constellent ce récit éclaté. Un bidon de pesticide, vide, sur lequel s'assoit Shannon Granger suffit-il à évoquer la responsabilité de la chimie dans l'explosion des cas de Parkinson? La mention des «deux tiges implantées» dans la

tête de Claudine semble bien mince par rapport au texte d'introduction, qui détaille les différents traitements de pointe et implants dont elle «bénéficie», tout comme leurs risques. Et quels en sont les effets, principaux, secondaires? On reste un peu sur sa faim. En revanche, à mi-chemin, Christophe Jaquet sert un discours véhément, précis et imperturbablement cynique, sous la forme d'une fausse lettre de contrition des médecins à leur patients abusés, manipulés, utilisés... un véritable morceau de bravoure. I

Jusqu'au 8 mars (représentation relax le 8 mars), La Grange, Unil, Lausanne, vernissage du livre *Maman est une cyborg de la classe moyenne*, je 5, 18h, grange-unil.ch

CONCERTS

RAUL MIDÓN, UN TOUCHER ET UNE VOIX

Sa musique a été décrite par le *New York Times* comme la rencontre de Stevie Wonder, Bobby McFerrin et José Feliciano. Mais en titrant l'un de ses albums *Bad Ass and Blind*, Raul Midón a parfaitement résumé les choses lui-même: il est «aveugle et stylé». Le natif du Nouveau-Mexique est un immense artiste, intuitif et virtuose, tant au chant qu'à la guitare et, sa botte secrète, à la «trompette vocale». Folk, soul, jazz, bossa, pop, Raul Midón excelle dans tous ces genres et impressionne les pairs avec qui il collabore – Bill Withers, Sting, Herbie Hancock, Diane Reeves, Mick Stern, Dean Parks... Cette fin de semaine, Raul Midón donne deux concerts en terres romandes, à l'Epicentre de Collonge-Bellerive, et aux Jumeaux à Lausanne. **RMR**

Ve 7 mars, 20h30, Epicentre, Collonge-Bellerive, epicentre.ch, sa 8, 18h, Jumeaux Jazz Club, Lausanne, jumeaux.club

CARNET NOIR

LA SCÈNE ROCK PRIVÉE DE STÉPHANE BALLMER

La Tchaux underground a le blues. Stéphane Ballmer est décédé mardi à l'âge de 57 ans des suites d'un cancer. C'est son camarade Alain Meyer, collaborateur des pages «Région» du *Courrier*, qui nous l'a appris. Les deux passionnés avaient fondé ensemble Little Records, label pourvoyeur d'une poignée de galettes marquées au fer rouge du trash blues et du rock'n'roll, signées Guitar Fucker, Guadalcanal Fury, Arabelle ou Gonzo & Wonkeyman. Stéphane Ballmer a tenu la basse dans les groupes Jivaros Quartet et Sunday Ada, produisant moult groupes de rock chaud-de-fonnières. Il a aussi officié au sein du trio dadaïste Gonzo, Mr Wonkeyman & Mischa D. Lequel avait sorti en 2016 un album concept, *Boom Boom Yeah!*, dont le propos antiguerre sourcé chez Neil Young, Edwin Starr et les Stooges résonne avec les temps actuels... **RMR**

CINÉMA

UNE 40^e ÉDITION DU FIFF FESTIVE ET ENGAGÉE

Le Festival international du film de Fribourg (FIFF) proposera du 20 au 29 mars une 40^e édition engagée, festive et pleine d'émotions. Le public pourra y découvrir 114 films en provenance de 62 pays, avec 13 premières mondiales, 4 internationales, 4 européennes et 37 suisses. Les films proposés posent un regard engagé sur le monde, qu'ils soient ancrés dans l'actualité ou tournés vers des conflits qui ont marqué l'Histoire. Pour marquer cette 40^e édition, le FIFF proposera plusieurs sections rétrospectives ainsi qu'une exposition photographique dévoilant les archives du festival et divers artistes de renom ayant visité Fribourg et la région. **ATS**

Emma Saba, troubadoure amoureuse

Scène ► Emma Saba signe une fresque romantico-musicale queer qui déconstruit avec humour les codes genrés de l'opéra et du duo lyrique. A voir au Pavillon ADC avant la Grange de l'Unil.

Emma Saba déferle sur la scène suisse avec *Jalousie des tempêtes*, un spectacle drôle et original en rupture totale avec les codes patriarcaux du répertoire lyrique. Elle les connaît bien, elle qui a grandi auprès d'une mère pianiste-répétitrice à l'opéra en Italie. «Cet héritage musical représente pour moi un capital culturel complexe – un peu comme une nappe de table salie par les traces de toutes les personnes qui ont mangé dessus depuis trois siècles. Une nappe aussi tachée par des violences sexistes et coloniales», note-t-elle.

À la création et au jeu, passée par l'Abri et saluée par le prix Premio 2025, Emma Saba possède pas mal de cordes à son arc, formée également en danse contemporaine à La Manufacture.

Agile et fluide, elle nous embarque ici avec son binôme dans un grand voyage lyrique, à l'image des deux protagonistes du film *Uccellacci e uccellini* (*Les oiseaux, petits et grands*) de Pier Paolo Pasolini (1966). L'aventure sur les routes, sur le ton picaresque des Don Quichotte et Sancho Panza, mais prenant soin d'abolir les rapports de classe et de domination, dans un registre queer, est aussi une traversée sensuelle et amoureuse, où les corps s'effleurent, s'approprient et jouent sur un effeuillage sobre.

Dans une veine humoristique, l'artiste italienne plonge tête la première voire le corps tout entier dans son sac énorme à la recherche d'une chaussure d'homme, bien camouflée et presque enterrée pour de bon – ce sera la chaussure de Jeanne Pâris –, quand elle ne transforme pas l'enfilage de ses santiags rock'n'roll en un vrai show comique, comme il y a en a beaucoup d'autres. La

dramaturgie en poupées russes d'Emma Saba renvoie aussi à la bande son du film de Pasolini, signée Ennio Morricone, elle-même inspirée de motifs musicaux de *La Flûte enchantée* de Mozart, l'air de Pamina entre autres. Emma Saba, et Jeanne Pâris, détournent à leur tour ces notes célèbres avec malice. On savourera un peu plus tard sa parodie de Mozart, en perruque grise, plume au bec en train de composer frénétiquement la partition d'une sérénade.

Si le thème de l'amour éternel et de la séparation traversent ce deuxième volet de la trilogie d'Emma Saba sur l'héritage de l'opéra, on regrettera une forme d'épuisement du mouvement, avant que les corps s'agitent de nouveau dans la tempête et que la servante ou lampe du théâtre s'affole, ajoutant un peu de mystère à cette fresque romantico-musicale insolite. **CÉCILE DALLA TORRE**

Jusqu'au 7 mars, Pavillon ADC, Genève; 19-21 mars, La Grange-Unil, Lausanne.



GREGORY BATARDON